

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 6

Artikel: Chez nous : inauguration des eaux à Bignerolles en 1884
Autor: Chamot, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LE SORT DU « CONTEUR ».

deux ou trois reprises déjà, nous avons avoué à nos lecteurs et amis le sort incertain de notre journal, entré dans sa 66^e année. Cet aveu nous a valu quelques encouragements précieux, qui nous réconfortent.

Voici, entre autres, un passage d'une lettre très aimable de Mme Ribaux-Comtesse, à Bevaix, une de nos collaboratrices très goûtée et une de nos fidèles amies.

* * *

« Le renouvellement de l'année avait mis une épine au cœur de ceux qui, depuis tant d'années sont attachés au « Conteur Vaudois » comme on l'est à ceux que l'on aime depuis toujours...

« Et aujourd'hui on pourrait ne plus le voir ? Oh ! qu'il attende au moins que les vieux qui l'aiment partent avant lui ! Le vieil ami, voilà la chose, reste fidèle à la vie d'autan qui ne peut mettre sa voix à l'unisson de l'esprit d'aujourd'hui.

« Pour réussir, les journaux actuels doivent faire grand tapage il faut des récits de pays inconnus, des illustrations sensationnelles, du nouveau, enfin, comme les Magazine, les Illustrés et tant d'autres dont les plus humbles offrent les devinettes, concours de tous genres, mots croisés, etc. Peut-être ces derniers donneraient-ils de la vie au « Conteur » ?

« Et puis, le patois, qui peut le lire ? et ne serait-il pas tout simple d'en placer la traduction à côté ? Si vous vouliez en faire l'essai, aussi longtemps que je le pourrai, je vous la ferais moi-même avec le plus grand plaisir.

Et de ces mots croisés, en commençant par de très simples, ne serait-il pas possible d'en faire l'essai ? Par exemple, en le construisant avec des noms de pays, de villes, de fleuves, etc., sous le titre « Géographie amusante » ? cela ne coûterait rien d'essayer : il ne faut pas laisser décliner les forces de notre plus ancien ami. Les vieux qui se sentent faiblir, prennent des reconstituants, des pillules ou Dieu sait quoi ? puisque je n'en use pas, lors même que le temps en est venu ! Il faut donc aussi fortifier notre « Conteur » en le préservant de toute anémie, de toute faiblesse ! lors même qu'il possède toujours sa bonne et naïve gaieté. Et pour la corser encore, il faudrait chercher et trouver une nouveauté quelconque. Excusez-moi de vous écrire aussi longuement sur ce sujet et veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleurs vœux pour la chère vie de notre vieux et fidèle « Conteur ! »

Un homme pratique. — Près d'un bec de gaz, un homme se baisse et cherche, cherche inlassablement quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il répond : Un billet de 100 francs.

Les curieux sont bientôt en si grand nombre qu'un agent s'approche et demande :

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Un billet de 100 francs que j'ai perdu.

— Et vous ne le retrouvez pas ?

— Hélas !

— Etes-vous sûr de l'avoir perdu ici ?

— Ah ! non, c'est à peu près à 40 mètres plus haut dans la rue.

— Alors, pourquoi le cherchez-vous sous ce bec de gaz ?

— Ah ! voilà, c'est parce qu'ici j'y vois clair !



LA PREMIERE SOUPA A LA POTTA

Du qu'Eve avoué Adam s'étant zon zu maryâ N'avant eintre lè doû rein zu à reccliamâ, Et s'étant accordâ quemet tiu et tsemise. Dein'lâo courti d'Eden, ein fasant-te dâi rize ! Dza ein sè reveilleint sè djuessant dâi tor, Quemet clli coup qu'Adam, dein on moui de recor, L'avâi met ein catson la cheintere de folhie. Eve avâi rebouilli per derrâi la quenolhie, Dèso lo lhi, dein la toupena, dein lo siau, Tandu qu'Adam desâi : « L'è frâi ! » ao bin : « L'è tsaud ! »

Et quand l'avâi trovâ, po gadzo s'embransivant. Pouâvant-te riguenâ ! Jamé sè tsecagnivant Très ti lè z'animau, du lo tigre âi fremi Desant : « Clliao doû, ie l'ant trovâ lo Paradi ! » Quan on è benhirâo su noûtra poutra terra Lo diâbllo l'è dzalâo et l'emmandze la guerra, L'è cein qu'è arrevâ à noûtrè z'amouairâo... A lâo premi bounan, Eve l'étâi dèfro Que baillive à medzi dein sa man âi renaille, N'ou-té pas guelenâ la serpeint à senaille Que lâi subye à l'orolhie : « Tot parâi ! Quin biau get ! »

Po galéza, te li ! Pu quinte balle deint ! Tè botse, vâi ma fâi, on derâi duve frie ! Po tè djôte de fû, on farâi dâi folie ! » Eve accutâve cein soreseinta d'orgouet. De plliézi l'arâi bin cimbransi la serpet.

« Po manteni grand teimps 'na frimousse bin fraïtse, Que fasâi cllia pouéson, faut ruppâ force pête, Dâi pere, dâi cerise et... dâi pomme rambou De clli pucheint pommâ qu'on vâi lé, vè lo bou. » — Dieu no l'a défeindu ! — L'è que sant lè pe boune !

Ein n'a pas de meillâo dein tota la comuna. Clliao pomme que tè dio vo baillant à la pi On teindro, on brellieint, on dâo qu'on pâo pas mi Et dâi z'atriau fermo, à tosi sein metanne, Quemet se te pregnâi dâi pèlule persanne ! » Eve desâi pllie rein, mâ lâi vegnâi l'einvya, Et quand revâi Adam, stisse lâi dit : « Mâ, T'a zu onna cousin, lo vâio à tè djôte. » — Que na ! — Quecha, tè dio ! Te sant tote pe-tioute.

Qu'a-to tant ? — Onn... einvya.. de clliao pomme rambou !

— Mâ, que dis-to ? Quais' t'è Clliao fruit sont tot herbou.

Et lo bon Dieu, te m'ouît, dèfeind qu'on lè z'agotte. Lâi a rein à ronâ ! » — Eve fasâi la potta Et restâve à boudâ, morra quemet on plliot. A dinâ, l'a pi de : « Vu rein de clli fricot ! » Et à petit-goutâ : « Clli cacao m'eingonne. » Adam lâi offressâi dâo bon papet âi pronme Que vegnâi drâi dâo cie ; n'a rein voliu tosi... Lo mé, quand l'arrevâ l'hâora de sè cutsi, Sè sant betâ ao lhi ein sè vereint la rita. Dinse tant qu'âo matin. — Mâ quinna pouta tita

Que t'a, fasâi Adam. T'i pi que la serpeint. — L'è bin t'è que t'i guieux, l'è t'è que te vaux rein,

Que l'Eve repondâi. Vû allâ vè ma mère ! — Ta mère ? co è-tè ? Cougnâi-to pi ton père ? T'i cma matelôza. Et iô vâo-to allâ ? Pè la Côtâ ? Vè ta tanta à Sion ? Va lâi Se te cougnâi la jographie. — Prègno mè z'harde Et m'ein vè. — Preinds tot ! Preinds clliao pomme bovarde

Pô t'è doutâ lo goût de la pomma rambou. Po quant à ton trossi, pâo tot dessus ton doû. T'a pas pire apportâ onna croûte tsemise. Et ta folhie de vegne, ie l'è pè la remise : Po t'è mettre à la mouûda t'a faliu tsandzi Contr'onna pllie petite, iena de ceresi. » Eve fasâi état de plliorâ. — Te m'einvouïe ? Que desâi ein tchurleint. — « Su tot parâi bin croûto,

Que sè peinsâve Adam. Vo sè fère dâo mau Avoué cll'iguie que soo de sa tita pè riô.

...Mon Eve, accuta-mè, clliao pomme sant pas balle !

— Te sâ pas cein que l'è qu'on einvya de fémalle ! L'atteindro on valet ! Se n'ein pu pas medzi L'è su que va mourî. — Qu'è-te cosse, mourî ? Te mè bourre lo crâno avoué clliao mot à niéze. — Et la serpeint m'a de que sari pe galéza, Galéza à tsavon, se medzivo clli fruit. Dinse t'è plliéri mè. T'arâi tot lo profit. » Et sè froulâve à li quemet fâ onna tsatta Quand l'è que l'a einvya qu'on lâi baille onna ratta.

— Mè faut-te m'ein aliâ ? Mon grachâo ! mon Adam !

Lo père à mon valet, lo râi dâi bouneinfant !

— Va couilli la rambou, cein sarâi ton bounan.

Marc à Louis.



INAUGURATION DES EAUX A BIGNEROLLES en 1884.

(Le cortège arrive sur l'emplacement de la cérémonie précédé par la fanfare qui joue une marche entraînante.)

Le Lieutenant. — Subdivision halte ! repos ! Pour que tout se passe en ordre, la musique se placera derrière le bassin de la fontaine, les autorités et les demoiselles d'honneur devant. Le reste du cortège et la population les entourera de façon à former un cercle imposant et pour que chacun puisse ramasser quelques pincées des paroles éloquentes qui vont être prononcées.

Quand tout le monde sera en place, j'aurai encore deux mots à vous dire (on entend du brouhaha). Ça y est-il ?

(Tous répondent : voué, etc !)

Lieutenant. — Silence ! De par mes fonctions de lieutenant dans l'armée fédérale, j'ai été désigné par le Conseil communal, dont je fais partie, comme commandant du cortège.

Une voix. — On le sait !

Lieutenant. — Peut-être bien, mais ceux qui n'ont

pas le privilège de faire partie des autorités, ne sont pas aussi bien renseignés que vous.

Des voix. — Ça va bien, ça va bien !

Lieutenant. — Silence ! Pour couper court à vos vociférations, je tiens à vous faire savoir que le programme est le suivant :

1. Discours du Syndic.
2. Musique.

3. Allocution par M. le Pasteur qui nous a supprimé le sermon ce matin pour mieux nous dire tout ce qu'il avait sur le cœur cette après-dîner.

Je commence en donnant la parole à M. le Syndic et en vous recommandant de fermer vos moulins à café pour que personne n'en perde une miette. M. le Syndic, vous avez la parole !

Syndic. — Mesdames et Messieurs, chers concitoyens, vaudois de tous les cantons !

En ma qualité de premier magistrat de notre commune, je suis fier de venir par devant vous pour vous faire connaître en quelques phrases bien senties, comment nous avons réussi après des difficultés sans nombre à amener l'eau courante et potable à raison de 250 litres-minute sur le territoire de notre commune.

Jusqu'à ce jour, notre village avait 3 puits et une croule source qui plaiait à peine comme le glinglin. C'était une véritable misère à tel point que quand tout le monde se lavait, ce qui est assez rare, il ne nous restait jamais assez d'eau pour abreuver le bétail. C'est peut-être un des motifs pour lesquels nos concitoyens et les plus braves ont perdu le goût de l'eau pour celui du vin.

Des voix. — Oh ! quand même !

Syndic. — C'est comme ça ! Je m'honore d'avoir été le premier à proposer au Conseil communal d'acheter des sources pour qu'on puisse au moins se raser le dimanche et boire de l'eau à sa soif.

Une voix. — C'est pas vrai, c'est le frère à Limepotte qui l'a proposé.

Lieutenant. — Silence !

Syndic. — L'eau est là, c'est l'essentiel. Tout à l'heure, on n'aura qu'à tirer le bouchon du goulot et elle plectra à plein jet dans ce bassin, véritable monument historique, qui fera honneur à ceux qui l'ont conçu et en particulier à votre serviteur. Si ce bassin est en granit, la conduite est en bois et à 2669 mètres de long.

Je n'entrerai pas dans les détails sur les difficultés qu'on a dû surmonter pour y arriver. Les crochepieds ne nous ont pas manqué. La partie adverse a été murette au Conseil général, mais s'est rattrapée dans les pintes. C'est là, que ses orateurs ont sorti ce qu'ils avaient sur le cœur. C'est là, où ils se sont décidés. Il faut croire que le vin a du bon puisque c'est grâce à lui, qu'on a eu de l'eau.

Je dois vous dire encore qu'en fait de microbes, notre eau en a bien quelques-uns, mais celui qui l'a analysée s'est arrangé pour qu'elle en ait le moins possible.

Dans quelques secondes, je m'en vais donner l'ordre d'enlever le bouchon, ça me fait un rude effet !

Attention ! Garde-police, vous avez la noble mission de tirer le bouchon, faites-le sans précipitation et conservez votre sang-froid jusqu'au bout.

Tirez ! (un silence).

Une voix. — Il ne vient rien !

Syndic. — Mais c'est impossible, avez-vous bien fonctionné ?

Garde-police. — C'est sûr, le bouchon était tellement enfoncé que quand il est venu, je suis tombé sur mon derrière !

Des voix. — On a été volé, c'est des voleurs, nos municipaux sont d'accord avec, etc., etc.

Lieutenant. — Du calme, pendant qu'on va voir ce qui en est, on va donner la parole au ministre.

Une voix. — Il a f... le camp, il avait bien trop honte !

Le Syndic. — Te saute contre ! c'est à vous dégouter d'être conseiller de paroisse.

Des voix. — Ça va bien, ça va bien, vendu !

Le lieutenant. — Silence, l'affaire est éclaircie, un des fonteniers vient de me dire qu'ils avaient oublié de percer un des tuyaux.

(Rires).

Lieutenant. — Silence ! Nous allons terminer la cérémonie par le cantique suisse.

Un musicien. — On ne l'a pas dans notre cahier !

Lieutenant. — Eh bien jouez : « Roulez, tambours ! » (La fanfare entonne : Roulez, tambours.)

M. Chamot.

Cette scène a été enregistrée au gramophone par la maison E. Lassueur, de Ste-Croix.

La peinture et la mode. — J'ai fait peindre ma femme pour le salon.

— Oh ! la mienne se peint toute seule.

« LA DECEVANTE PRETENTAINÉ »



EST le titre du dernier roman de M. Vincent Vincent. (Charles Bonnard, Lausanne, édit.)

L'auteur, qui aime aussi parfois à manier le pinceau, se distingue d'emblée par son aversion pour la banalité, dans quelque genre que s'exercent les dons nombreux et variés dont la nature l'a doté. « La décevante prétentaine » est un témoignage nouveau et très intéressant de la disposition d'esprit de M. Vincent. Le style en est alerte et heureusement imagé, sans surcharge, sans inutilités. Les personnages sont bien campés, bien vivants et d'une psychologie très originale. L'action ne chôme pas et tout s'enchaîne de telle façon que l'intérêt ne faillit à aucun moment, au contraire. L'intrigue est habilement conduite et l'humour en assaisonne le développement.

Mais pourquoi nous attarder à faire l'éloge de ce livre ? Ne vaut-il pas mieux que vous le lisiez. Vous trouverez à cette lecture un réel plaisir. Tenez, pour vous convaincre et stimuler votre volonté, voici un petit échantillon de l'agrément que vous procureront ces pages.

C'est la description, très pittoresque et très vivante, d'un milieu de saltimbanques ambulants :

La seconde voiture, que la vieille Philiberte conduisait au train de deux perchérons de tout repos, contenait les pensionnaires de la *Ménagerie-Orientale* ainsi que les trésors de la baraque, les toiles peintes, les tréteaux et les falbalas démontés servant à établir, sur des places publiques de fortune, les splendeurs éphémères du *Palais-Assyrien*. Cette roulotte-là, peinte avec de l'ocre claire, avait une partie de son intérieur consolidé de plaques de tôle et de barreaux de fer, afin de pouvoir servir de cage au lion que ces bateleurs trimballaient ainsi de provinces en villes et de villages en hameaux, au gré d'un destin géographique précis comme une carte d'état-major.

La *Ménagerie-Orientale* ou *Palais-Assyrien* comprenait dans ses curiosités des spécimens assez différents des faunes le plus variées. Le clou en était incontestablement, ce lion, roi du désert, dont Séverin annonçait la vue mirifique aux foules sidérées d'admiration. Il était efflanqué et un peu maigre, ce roi-là, mais enfin il restait un lion tout de même. Après le lion venait une tortue. Elle s'appelait Opportune, sans qu'on sut trop bien pourquoi, et un des ses moindres agréments consistait en sa carapace incrustée de verroteries de couleurs. Il y avait là des émeraudes, des rubis, des topazes et des saphirs à l'encan, d'un verre teinté assez joli à regarder et agréablement disposé de façon à former des arabesques. Cette tortue était la favorite de Séverin.

L'enfant ne manquait jamais, aux printemps, d'aller ramasser à son intention des fraises dans les baliveaux des bois qu'il traversait, pour les lui venir offrir ensuite. Opportune s'en montrait fort friande ; elle sortait alors, avec une extrême prudence, son cou ridé de vieille femme décharnée et craintive, couronné par sa tête plate et triangulaire de vipère, pour se repaître des friandises qu'elle grignotait dans le creux même de la main du petit garçon. Le troisième pensionnaire était censé répondre au nom napoléonien de Clampin dont Domino l'avait baptisé d'autorité. Il était une des attractions les plus prisées de l'établissement. Clampin était un simple lapin de garenne, mais au poil d'une couleur éclatante. Il était de la plus belle couleur framboise qu'il fut possible de trouver. Le vieux grognard avait tout simplement trempé cet animal, autrefois blanc, dans un bain de garance et renouvelait cette formalité indispensable lors de chaque printemps, à l'époque de la mue. Le lapin-couleur-framboise avait le plus grand succès auprès des visiteurs peu blasés de la *Ménagerie-Orientale*, que complétait une volière habitée par deux cacatoès et un bouvreuil, que Philiberte avait ramassé un beau matin de juin qu'il était tombé d'un nid. Clarisse prit la peine de nourrir le petit oiseau durant un mois jusqu'à l'instant

où il put manger seul, profitant de cette occasion pour l'apprivoiser entièrement. Autrefois, un crocodile partageait le hasard de ces existences vagabondes, mais un matin d'hiver où le feu s'était éteint, on le trouva mort de froid dans sa cage. C'était une perte réelle pour l'entreprise et la vieille saltimbanque pleura, comme elle le disait encore elle-même à l'heure actuelle, « toutes les larmes de son corps » sur la perte de cet amphibie. Il fut enterré dans un champ entre Carcassonne et Beaucaire par les soins de Domino.

Toutes ces bêtes faisaient assez bon ménage entre elles, bivouaquant dans un espace relativement restreint, et avaient accoutumé à supporter gaillardement leurs nombreuses pérégrinations avec une égalité d'humeur que, seul, le roi du désert troublait parfois par un rauque gémissement guttural, soupir d'une plainte plus que cri de rébellion contre sa captivité forcée. Philiberte déclarait alors — non sans bon sens — que « la bête broyait du noir et se languissait à trouver le temps précaire » ; alors Séverin, saisi de compassion, lui glissait un modeste quartier de viande afin de lui faire prendre son mal en patience, l'encourageant d'un petit mot d'amitié.

En cette saison de novembre la roulotte était bien calfeutrée, et surchauffée aussi au moyen de deux braseros alimentés de charbon de bois, et dont les cheminées courtes et cubiques pointaient au dessus du toit, où elles crachaient dans l'air deux panaches de fumée grise, mettant sur la voiture comme la décoration pompeuse et empennée de deux plumes d'autruche vacillantes qui s'effilocheaient du bout.

La neige fraîche retardait insensiblement l'allure normale du convoi et ce n'est que passé midi que la ménagerie arriva, au complet, dans le petit bourg de St. D... aux confins d'une montagne âpre, laquelle dressait comme une pyramide des sapins givrés en pièce-montée contre un ciel plus sombre que de l'anthracite, dont il avait les scintillements phosphorescents.

Domino repéra la seule auberge de l'endroit, auberge qui aurait pu facilement sembler borgne, dans cet éclairage sinistre, sans le sourire bienveillant et un peu naïf de l'hôte qui corrigeait l'apparence sordide et vétuste de ce carrefour de voyageurs. Un garçon d'écurie bancal, louchant sous sa tignasse rousse, vint aider au soldat à dételé les chevaux, qui furent conduits à l'écurie où Philiberte les bouchonna énergiquement. La robe des bêtes fumait en dégageant une odeur âcre et saine de manège et de cuir bouilli. Les roulettes, remisées provisoirement sous un modeste hangar au sol de terre battue, furent minutieusement contrôlées par Domino, lequel accorda un soin tout spécial à l'examen des roues et des essieux. Sa besogne terminée, le soldat se redressa avec peine tout en sacrant abondamment contre le mal qui le faisait souffrir des reins, lorsqu'il pliait son corps et déclara :

— Les guimbardes sont encore solides. Le coffre est bon. Ce n'est pas toujours aujourd'hui qu'elles nous laisseront tout marié dans le creux de quelque fossé. Pas même n'est besoin de dépenser de la graisse aux ressorts.

Et ramenant, avec un geste de berger, les trois enfants qui le considéraient d'un air rassuré, il les enveloppa d'un bras, tout en les poussant doucement devant lui, dans la salle commune de l'auberge, en leur disant :

— Venez vous ravitailler, les moutards, on va casser une croûte, tout en faisant provision de chaleur pour le reste de la journée. Nous avons deux bonnes heures de répit au devant de nous.

Un instant après, ils étaient installés, tous les cinq, devant une cheminée étriquée, où couvait de la braise orangée sous une mince couche de cendre, légère comme un plumage d'oiseau. Domino réclamait de la goutte pour Philiberte et pour lui, tandis que Clarisse, d'un geste gai et déléuré, aidait, en sautillant, l'hôtesse à dresser un couvert assez rudimentaire, sur une table sans nappe.

Rosserie. — Ah ! mon pauvre vieux, je souffre, je crois que je me suis empoisonné...

— Te serais-tu mordu la langue ?...